lesoirculture@lesoirdalgerie.com

BLA CINIMA DE L.A. KHODJA PROJETÉ À BÉJAÏA

Fragments d'une ville paradoxale

Mercredi dernier, les 13e Rencontres cinématographiques de Béjaïa nous ont permis de retrouver l'un des documentaristes les plus décalés et les plus talentueux de sa génération. Le dernier film de Lamine Ammar Khodja* Bla cinima *a séduit autant par la légèreté de sa mise en scène que par la gravité de son propos.

La démarche est complexe malgré ses apparences de farniente : le réalisateur choisit comme épicentre de son film la salle de cinéma Sierra Maestra, rénovée et rouverte récemment mais où le 7e art est très rarement présent. Néanmoins, Lamine ne se limitera pas à l'enceinte de cette salle mythique, il va interroger son environnement immédiat : la placette de Meissonier et les personnages hauts en couleur qui y passent leurs journées.

Bla cinima se veut pudique et percutant à la fois ; le cinéaste parvient, on ne sait par quelle magie, à tisser des liens avec les anonymes et à les faire parler, tantôt sur le cinéma ou plutôt le non-cinéma, tantôt sur leur vécu et leur situation socioéconomique. Petit à petit, se compose autour de la Sierra Maestra une mosaïque de portraits bouleversants qui forment sans le vouloir un film à part.

De l'humour à la tragédie, du sarcasme à la plainte, nous découvrons la mélancolie d'Alger, ville où se croisent sans se connaître des drames secrets, des espoirs souvent sans lendemain et des jeunesses vieillies avant l'âge. Alors que le soleil et le vent font allègrement danser les feuillages des arbres, on aborde cette placette comme une «cour des miracles» où se côtoient des histoires aussi différentes que révélatrices d'une société mise à genoux par cinquante ans de soumission. Un jeune père de famille vit sans domicile fixe, sa femme et ses trois filles sont logées chez ses beaux-parents et lui se fait dépanner dans le garage d'un ami ; un frérot et son copain dissertent sur le cinéma, pensent que les salles doivent être transformées en centres culturels car les films d'aujourd'hui incitent à la débauche puisque l'un d'eux, étant

Photos : DR

adolescent, allait également flirter avec sa copine ; un vieux vendeur de coriandre traverse le documentaire sans jamais rien dire mais dont les gestes quotidiens dignes et éthérés, rythment le récit comme un métronome ; une vieille dame dit être possédée par le roi des djinns et déclare qu'elle est prête à médire de Bouteflika devant la caméra ; un ancien repris de justice veut libérer la parole des Algériens et estime que «l'explosion» est imminente ; une jeune fille de 18 ans, expulsée avec sa famille de leur domicile, rêve de devenir hôtesse de l'air, semble avoir porté le double de son âge et toise le spectateur jusqu'à le troubler ; un vieux quincaillier quasiment sans abri refuse tenacement de se plaindre ; un jeune de passage pense que le film est réalisé pour le compte de la chaîne Arte, etc. En arrière-plan, on lit sur une armoire électrique : «Excusez-nous d'être en vie» !

Nous transhumons d'un personnage à un autre avec cette constante impression de tanguer entre le rire et le cri, entre le drame absolu et une esthétisation nonchalante qui évite intelligemment le pathos. Lamine Ammar Khodja est brillant lorsqu'il s'agit de juguler l'émotion et de bannir la compassion facile et le racolage lacrymal. Aucun personnage ne nous donne l'occasion de le plaindre car le propos, malgré son extrême tristesse, est toujours digne, souvent ironique et ne laisse aucune place aux apitoiements de circonstance.

Bla cinima a le mérite de s'offrir la liberté et l'ouverture d'esprit qui lui permet de déborder son cadre initial, s'aventurer dans des histoires intimes et se faire le réceptacle de confessions parfois déchirantes, sans jamais pour autant adopter la posture du juge ou du philanthrope bas de gamme.

Sans doute, cette œuvre incarne à elle seule le slogan de cette 13e édition des RCB : «C'est le cinéma qui vous regarde» car l'on sort de la projection avec ce sentiment diffus d'avoir absorbé un lot de questionnements insolubles sur la société algérienne et d'en avoir tiré non pas des certitudes mais une plus grande capacité de doute sur l'ensemble de nos idées reçues.

Sarah Haidar

CONTRE-POUVOIRS DE MALEK BENSMAÏL

Engourdissement !

C'est sans doute l'une des rares déceptions de ces 13es Rencontres cinématographiques de Béjaïa : le dernier documentaire de Malek Bensmaïl Contre-pouvoirs est à l'extrême opposé du style transcendant et libre du cinéaste.

Nous sommes en avril 2014, la campagne du candidat fantomatique pour un quatrième mandat bat son plein. Malek Bensmaïl choisit de suivre cette actualité aussi sensible qu'ubuesque à travers le prisme de la rédaction d'El Watan. Avec lui, nous sommes en immersion dans les locaux du journal situés à la Maison de la Presse et très vite s'installe une mise en place étriquée où le spectateur est quasiment dirigé par la caméra et comme emprisonné dans les dialogues assez prévisibles entre journalistes indignés. Nous sommes à l'étroit dans ce film d'autant que les seules sorties possibles sont davantage «physiques» qu'émotionnelles puisque le réalisateur nous emmène régulièrement sur le chantier du futur siège d'*El Watan* où des ouvriers chinois travaillent d'arrache-pied.

Durant une heure et demie, il s'agit de subir une parole et d'absorber passivement les lieux communs et les débats préconçus autour de la politique en Algérie. Les petites bagarres sympa-

thiquement idéologiques entre Hassan Ouali et Hassan Moali rythment ce film sans lui donner la fluidité et les ouvertures chères à la filmographie de Bensmaïl. S'installe alors la désagréable impression de se retrouver dans une énième discussion de comptoir où se confrontent les clivages les plus éculés du milieu journalistique et intellectuel algérien. Et cette claustration finit inévitablement par créer un sentiment de vacuité tant l'image se réduit à un simple support au discours et que les acteurs de ce film deviennent la caricature d'eux-mêmes.

Le cinéaste a malheureusement plus de partis-pris moraux qu'esthétiques car la vie au sein du quotidien durant ces sept semaines de tournage semble l'avoir enchaîné à une espèce de routine cinématographique : les deux Hassan polémiquent, Omar Belhouchet anime les réunions de rédaction entre deux séances de sport sur son tapis de marche, Mustapha Benfodil fait ses reportages entre deux actions du mouvement Baraket, le rédacteur en chef Ali Benyahia se laisse convaincre par les journalistes sur la pertinence de tel ou tel paragraphe, le caricaturiste Saad Benkhelif essaie de souligner au mieux le grotesque de la situation…

Au loin, l'on ne fait que deviner l'existence d'un espace et d'une société où le propos du film aurait pu respirer et nous laisser respirer, où une palette plus nuancée d'idées et de dialectiques était susceptible de lui conférer plus d'aspérités…

Or, Malek Bensmaïl ne parvient pas à sortir ni à libérer son récit du tracé quasiment manichéen dans lequel il s'est engouffré : un «président élu dans un fauteuil» (dixit la Une d'*El Watan*) et une rédaction résistante qui, selon lui, «constitue une lucarne sur la société algérienne»…

Dans Aliénations, le réalisateur a traité de la folie et de la prise en charge des maladies mentales avec une subtilité et une intelligence déroutantes mais il a surtout créé une œuvre artistique à part entière ; avec La Chine est encore loin, il est touché par la grâce et nous offre en cadeau une fresque bouleversante où images et personnages sont en incessante chorégraphie…

Dans Contre-pouvoirs, on aura passé 97 minutes à chercher patiemment le regard de Bensmaïl, son ressenti vis-à-vis de tout ce qui se dit et se filme, ses grandes fenêtres qu'il avait l'habitude de nous ouvrir afin qu'au sein même d'une thématique précise l'on puisse voyager sans contraintes et sans garde-fous.

Mais à la fin de la projection, on ressort avec un pénible enchevêtrement de verbosités et une sensation d'engourdissement aussi bien physique qu'intellectuel.

S. H.

7e FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE SYMPHONIQUE D'ALGER

Les vocalistes arabes à l'honneur aujourd'hui en ouverture

Programmée pour ce samedi 12 septembre de 19 h à 21 h, la soirée inaugurale de la 7e édition du Festival international de musique symphonique sera animée par l'Orchestre symphonique national algérien et, pour la première fois depuis le lancement de cette manifestation culturelle, par des ténors maghrébins et arabes.

Dimanche 13 septembre, Constantine accueillera à son tour la soirée d'ouverture. La cérémonie inaugurale sera marquée par la prestation de l'Orchestre symphonique national (OSN) qui, sous la direction du maestro Amine Kouider, interprétera, entre autres, la fameuse *Symphonie n°4* (en fa mineur et en quatre mouvements) du compositeur russe Piotr Ilitch Tchaïkovski. Le chef d'orchestre de l'OSN n'a pas manqué de souligner, dans une déclaration à ce sujet, que «c'est l'une des plus belles et des plus difficiles symphonies du compositeur. C'est un défi à relever afin de montrer la qualité et le talent des musiciens de l'Orchestre symphonique national». Un trio de vocalistes arabes de renom sera mis à l'honneur à l'occasion de ce concert d'ouverture. Accompagnés par l'OSN, les ténors Yanis Benabdallah (Maroc), Hamadi Lagha (Tunisie) et Ragaa Eldin (Egypte) interpréteront un florilège de belles partitions de la musique universelle.

Parmi les grandes œuvres de compositeurs célèbres dont le trio interprétera des pièces inscrites au répertoire classique universel, on peut citer : *Carmen* (un opéra-comique en quatre actes de Georges Bizet), *Rigoletto* (un opéra en trois actes et quatre tableaux de Giuseppe Verdi), *La Tosca* (un opéra en trois actes de Giacomo Puccini), *La Danza Tarentella Napoletana* (une partition romantique célèbre de Gioacchino Rossini), ou encore la *Symphonie n°4 en fa mineur* de Tchaïkovski... Pour dire que l'OSN convie le public à découvrir quelques-unes des plus belles œuvres symphoniques léguées à la postérité par des compositeurs de génie (sans compter les pièces puisées dans le répertoire musical algérien).

Pour la première fois également, le festival sera l'hôte de l'antique Cirta, dans le cadre de la manifestation «Constantine, capitale de la culture arabe 2015».

Plusieurs concerts y sont programmés, le lendemain de chaque représentation à Alger, pour que le même spectacle soit donné à Constantine. Ainsi en est-il des soirées d'ouverture et de clôture, en plus des concerts des formations de Russie, d'Egypte, de Syrie, de Chine et du Mexique.

A partir de ce dimanche jusqu'au 18 septembre (avant la clôture), trois formations de différents pays se produiront au Théâtre national algérien Mahieddine-Bachtarzi de

18h30 à 22h50. En tout, une quinzaine de concerts (ceux de Constantine compris) sont au programme de cette 7e édition à laquelle participent les orchestres et ensembles de 19 pays étrangers, à savoir l'Afrique du Sud, l'Autriche, La Belgique, la Chine, l'Egypte, l'Espagne, la France, le Japon, l'Italie, le Maroc, le Mexique, les Pays-Bas (dont c'est la première participation), la Pologne, la Russie, la Suède, la Syrie, la Tchéquie, la Tunisie (invité d'honneur) et l'Ukraine.

Hocine T.

Actucult

PARKING DE L'HYPERMARCHÉ UNO, AÏN DEFLA
Jusqu'au 30 septembre : Cirque Amar El Floreligio.

THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN MAHIEDDINE-BACHTARZI, ALGER
Du 12 au 19 septembre : 7e édition du Festival culturel international de musique symphonique.

MAISON DE LA CULTURE MOUBAREK-EL-MILI, MILA
Du 13 au 17 septembre : Festival de la musique spirituelle soufie.

MUSÉE NATIONAL DU BARDO, ALGER
Jusqu'au 15 septembre : 3e édition de l'exposition collective «Al-Tibak».

PALAIS DE LA CULTURE MOHAMED-LAÏD AL KHALIFA, CONSTANTINE
Jusqu'au 15 septembre : Exposition rétrospective de l'artiste peintre Bachir Belounis.
Jusqu'au 10 octobre : «Les arts visuels», exposition collective des artistes de l'Est.